

LE PÈLERINAGE DE SAINTE-RADEGONDE (PAGE 448).

LE CULTE DES FONTAINES EN LIMOUSIN¹

ÉTUDES ET TABLEAUX,
PAR M. GASTON VUILLIER.

II

Une survivance des antiques saturnales. — A la fontaine sacrée de Sainte-Radegonde. — Kermesse dans les bois. — Au château de Bach. — La « font » des arènes. — Vieille prophétie réalisée. — Le vœu du moribond.

CE que nous avons déjà dit du culte des fontaines en Limousin prouve que le vieux monde nous suit toujours. Malgré les apparences, en dépit de l'instruction obligatoire et de l'orientation politique nouvelle agitant comme appât ce qu'on appelle, ô ironie, l'émancipation du peuple, celui-ci demeure esclave du passé, autant ou sinon plus qu'il paraît esclave des étiquettes mensongères du présent.

Et d'ailleurs, l'influence de l'école sur la plupart des populations limousines est presque nulle, parce que la classe n'est fréquentée que pendant les mois d'hiver. « Dans le Chabonais, par exemple, dit M. J. Mallat, depuis le commencement des fauches jusqu'à la fin des battaisons, c'est-à-dire de mi-juin à fin août, les enfants sont retenus par leurs parents pour aider soit aux travaux des champs, soit à ceux de la ferme. Les plus jeunes conduisent le bétail au pâturage ou exherbent les céréales et les petites récoltes. Il est, du reste,



LA FAÇADE DU CHÂTEAU DE BACH (PAGE 452).

à remarquer que, dès l'âge de six ans, les enfants commencent à rendre des services dans la famille agricole et que, dès lors, il sera toujours excessivement difficile de contraindre leurs parents à les envoyer régulièrement à l'école. »

1. Suite. Voyez p. 433.

Dans la partie du Limousin que jé connais bien, les enfants sont loués à l'année vers l'âge de dix ans, soit chez des fermiers, soit chez des propriétaires, pour garder les bestiaux. Ils ne mettent donc jamais les pieds à l'école. Quant au service militaire, ses effets se feraient sentir si les jeunes gens, aussitôt leur temps accompli, subissant la fascination néfaste des villes, ne s'empressaient de s'expatrier.

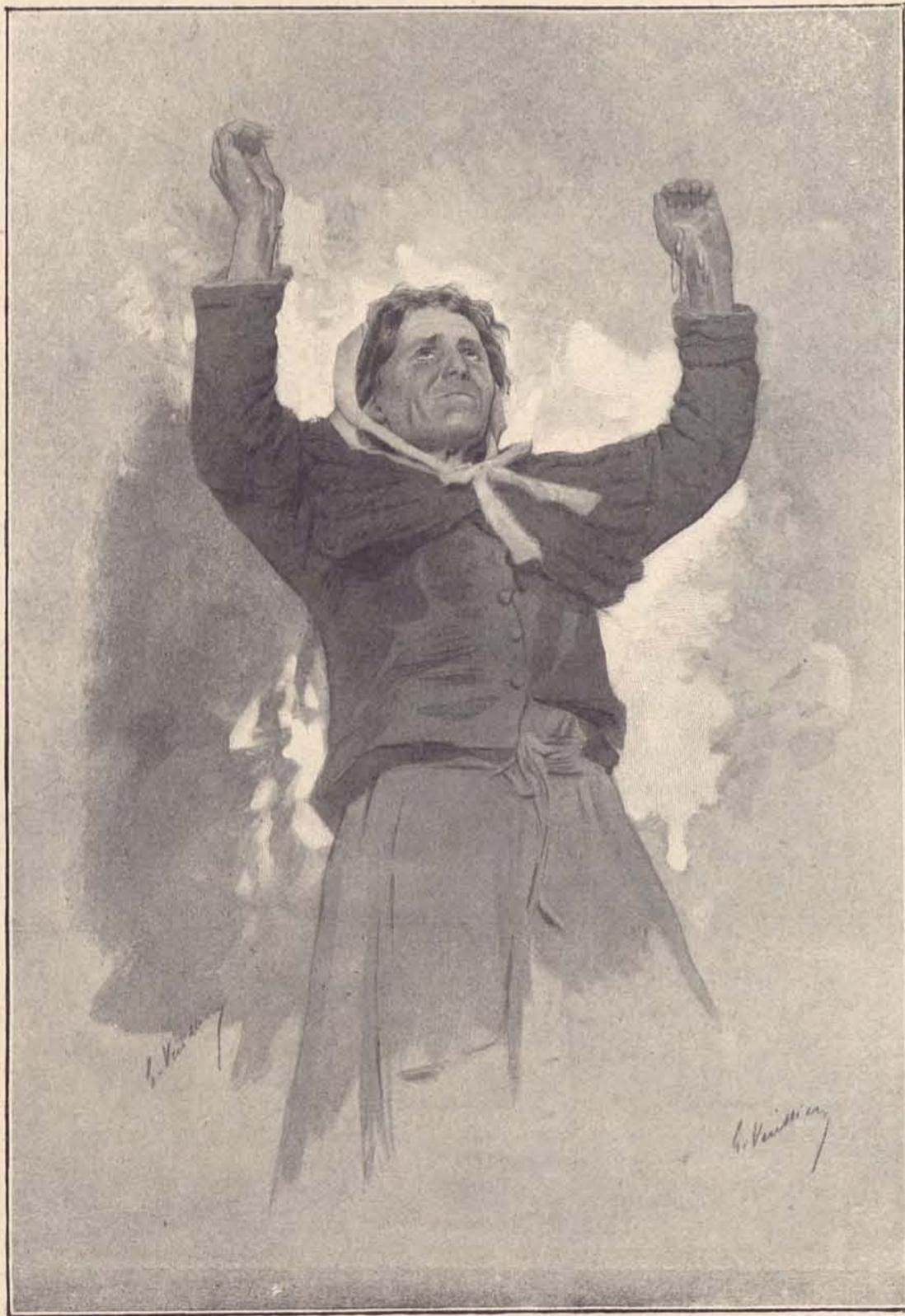
Les vieilles traditions et les croyances superstitieuses se perpétuent donc, et le vieux culte des fontaines conservera longtemps des prosélytes nombreux. Ces fontaines donnent des revenus appréciables à leurs propriétaires et des municipalités qui en possèdent afferment un prix relativement élevé le droit d'en vendre l'eau le jour de la *ballade* ou fête patronale.

Que les restes de pratiques païennes poétiques ou originales se conservent, l'artiste, l'écrivain ne peuvent que s'en applaudir. Le progrès ne consiste pas pour nous dans le nivellement, dans la disparition de toute couleur locale. « Nous détruisons tout, me disait récemment le savant et grand penseur Roujou, même les villes que l'on rend banales et maussades. Ce qui a fait l'énorme supériorité de la race grecque qui a civilisé tout le pourtour de la Méditerranée, c'est d'avoir appliqué la sélection à l'homme, la sélection et l'entraînement.

C'est aussi le grand sentiment de sa supériorité sur les autres races humaines qu'elle sut affirmer partout. Nous, nous perdons notre dignité d'Aryens, de maîtres du monde, d'hommes qui ont pesé le soleil, construit le Parthénon et le Louvre, Notre-Dame et Saint-Pierre. Nous nous mêlons avec les jaunes et les sémites et chez nous avec les *vieux détritits humains quaternaires*. Cela nous conduit à la décadence, si on ne reforme une race aryenne de corps et d'esprit. »

Un ami fort érudit me conta une anecdote sur une fontaine sacrée du Puy-de-Dôme, toute voisine de la Corrèze. Son récit ayant un lien direct avec la question qui nous occupe (puisqu'il s'agit d'une fontaine ayant conservé longtemps, dit-on, une survivance des antiques saturnales), nous l'écouterons avec intérêt :

« Sur le flanc de l'un des monts Dôme, au centre d'une superbe forêt de pins, de mélèzes et de hêtres, adossé à un rocher, est le petit village d'Orcival dont l'église date du XI^e siècle. Des dolmens, des tumuli indiqueraient que ce lieu fut, depuis des temps reculés, affecté à la célébration de rites païens qui, mitigés et modifiés en leurs principes, persistent encore. Comme en maint autre endroit, un pèlerinage à la fontaine sacrée a remplacé ici le culte aboli. On s'y rend aujourd'hui en l'honneur



FEMMES FAISANT COULER L'EAU DANS LEURS MANCHES (PAGE 449).

neur de la Vierge de Mai ou Notre-Dame du Printemps. La veille de l'Ascension, la vieille route de Clermont à Tulle est parcourue par un nombre inusité de voitures et de piétons. De la plaine de la Limagne et de la haute montagne les pèlerins, vêtus de leurs plus beaux et pittoresques costumes, se donnent rendez-vous à

la fête de la Vierge d'Orcival. Les femmes, comme toujours, en ces circonstances, sont plus nombreuses que les hommes, les jeunes surtout.

« La tradition veut que les pèlerins arrivent la veille au soir, passent une partie de la nuit en prières pour se livrer le lendemain à des ablutions rituelles à la fontaine sacrée. Les femmes ne manquent jamais de s'asseoir un instant sur une pierre rectangulaire voisine de la source, qu'on nomme, on ne sait pourquoi : « Tombeau de la Vierge ». Le simple contact de cette pierre aurait le pouvoir de guérir la stérilité.

« En 1867, je fus convié, en même temps que plusieurs amis, à une partie de pêche dans la montagne aux environs d'Orcival. Le hasard nous servait à souhait, car c'était le moment des fêtes de ce village. L'un de nous, au courant des habitudes locales, avait pris les devants et s'était rendu, l'avant-veille de la fête, chez l'unique aubergiste de l'endroit pour retenir une chambre. Je me souviens que cette chambre, assez vaste, était meublée de deux lits qui, selon l'habitude, devaient être démontés pour la circonstance, afin de permettre de coucher un plus grand nombre de voyageurs.

« Nous arrivâmes le lendemain au soir. Nous étions six, jeunes et robustes. L'air de la montagne nous avait mis en appétit et nous fîmes grand honneur au menu et surtout aux truites et aux écrevisses pêchées dans les eaux vives des ruisseaux voisins.

« Les pèlerins durant ce temps arrivaient, l'auberge s'emplissait au point qu'on fut obligé de placer une rangée de tables au dehors. Elles occupaient l'espace assez grand qui sépare l'auberge du portail de l'église. Le portail avait attiré vivement mon attention, car il était entièrement recouvert de peaux de loups, de chevreuils, de renards et de blaireaux. J'imaginai qu'en des temps éloignés les montagnards se rendant en ce lieu, voué à un culte profane, apportaient avec eux des peaux de bêtes qui leur servaient de couche et qu'ils les abandonnaient ensuite aux druides. La coutume se serait perpétuée avec cette différence qu'on les offre aujourd'hui à l'église en les clouant sur le portail¹.

« Plus tard, le nombre des arrivants augmenta. La nuit venue, les pèlerins se rendirent à l'église tout illuminée et où des prières à haute voix et en commun furent dites. L'un des nombreux prêtres qui présidaient la cérémonie adressa une courte allocution aux fidèles et chacun songea ensuite à prendre ses dispositions pour passer la nuit. Beaucoup de visiteurs restèrent dans la nef et y couchèrent.

« A l'aube tout le monde se leva gaiement. Après avoir remis un peu d'ordre dans sa toilette, chacun se rendit à l'église et à la fontaine pour suivre les cérémonies.

« Vers quatre heures du soir, après une journée bien remplie, chacun reprit le chemin de son logis ; beaucoup ne le rejoignirent que le lendemain matin. »

Les détails que j'ai pu recueillir sur les fêtes actuelles d'Orcival témoignent qu'elles ont perdu de la vogue d'autrefois et que les traditions du paganisme, qui en formaient la caractéristique, ne sont plus en aussi grande faveur.

1. A notre avis, l'origine de la coutume serait différente ; on conjurait autrefois les maléfices en clouant sur les portes la dépouille des animaux sauvages.



FEMMES SE FAISANT VERSER L'EAU DANS LA NUQUE À L'AIDE D'UNE ÉCUELLE (PAGE 449).

Après ces renseignements qui ont interrompu un instant notre voyage, nous allons reprendre la route pour nous rendre au pèlerinage de Sainte-Radegonde, à la *Gouta Redounda*, comme on l'appelle en Limousin. Ce nom de *goutte* servit souvent à désigner certaines fontaines, ainsi qu'en témoignent plusieurs chartes. Il fut pris parfois aussi dans l'acception de ruisseau. Dans certains bois du département de la Creuse et du Puy-de-Dôme des sources sont désignées sous le nom de *gouttes*.

La dévotion à Sainte-Radegonde s'ouvre à la première fête de la Sainte-Croix pour finir à la fête de la Sainte-Croix de septembre. La grande affluence de pèlerins a lieu les premier, deuxième et troisième dimanches de septembre.

Je ne saurais dire si la sainte Radegonde, titulaire de la source de la forêt de Meilhards, est la célèbre reine, fondatrice et abbesse d'un monastère à Poitiers, ou la sainte du même nom qui aurait vécu du temps de saint Martial et dont on conservait les reliques à Lubersac. Quoi qu'il en soit, les fêtes de Sainte-Radegonde attirent une grande affluence de pèlerins venus des points les plus éloignés du Limousin.

Une des caractéristiques de cette fontaine, au point de vue de notre étude, est que, au contraire de Benayes où le peuple faisait tous les frais de la dévotion, le clergé apporte ici son concours. En dehors de la solennité religieuse célébrée dans une chapelle au milieu de la forêt, on assiste à une véritable kermesse, en même temps qu'on retrouve, comme à Benayes, les restes du culte païen de l'adoration de l'eau.

On m'avait dit la fontaine sacrée toute voisine de Meilhards; or, j'avais été mal informé, elle en est éloignée de plusieurs kilomètres. Vainement je cherchai pour m'y rendre un véhicule quelconque, tous étaient réservés par les familles mêmes qui les possédaient ou par des personnes étrangères qui les avaient retenus depuis plusieurs jours.

Cependant le hasard me seconda et, tandis que je m'entretenais avec un prêtre d'une commune voisine, devant le presbytère de Meilhards, une voiture appartenant à une de ses ouailles vint à passer, se rendant au pèlerinage. J'obtins, grâce à son intervention, la faveur d'y monter.

Chemin faisant, j'apprenais de ces obligeantes personnes qu'elles se rendaient à Sainte-Radegonde pour obtenir la guérison d'un eczéma dont se trouvait atteinte une jeune femme, leur parente, qui les accompagnait.



LES AGAPES DES PÈLERINS À SAINTE-RADEGONDE (PAGE 152).

Après avoir fait quelques kilomètres de concert avec des véhicules chargés de pèlerins et après avoir croisé un nombre infini de piétons, nous quittons la grande route et nous nous engageons dans un sentier qui nous conduit enfin à Sainte-Radegonde.

On met pied à terre dans la forêt, devant une antique chapelle.

Ce n'est plus ici, comme à Benayes, le pèlerinage mystique, aux rites solitaires, dans une forêt magique, mais une assemblée considérable et tumultueuse devant des boutiques improvisées. Scène vivante, originale, toute de lumière et de gaieté. C'est un marché et une fête installés en plein bois sous le joyeux soleil qui dore les grands châtaigniers et se joue sur la foule bariolée circulant sous le couvert. A travers les feuilles transparentes, illuminées comme une verrière, des ballons rouges montent, tremblent un instant dans la lumière et disparaissent dans l'ombre pour surgir encore en globes ardents.

Les costumes sont variés, car les gens qui se pressent à Sainte-Radegonde appartiennent à toutes les classes de la société. La bure et la blouse y coudoient de temps à autre la soie et le velours, les chapeaux à fleurs printanières s'y mêlent aux barbichets immaculés de la Haute-Vienne, aux bonnets à ruches, aux pailloles des pauvres gens. C'est une confusion charmante, un brouhaha de fête : des enfants s'essoufflent dans des trompettes, les chevaux hennissent, les ânes braient, les jeunes hommes et les jeunes filles vont et viennent avec des éclats de rire, des refrains de bourrées aux lèvres. Par un contraste saisissant s'exhalent de loin en loin, comme à Benayes, les plaintes et les lamentations des pauvres estropiés qui occupent les abords de la fontaine sacrée.

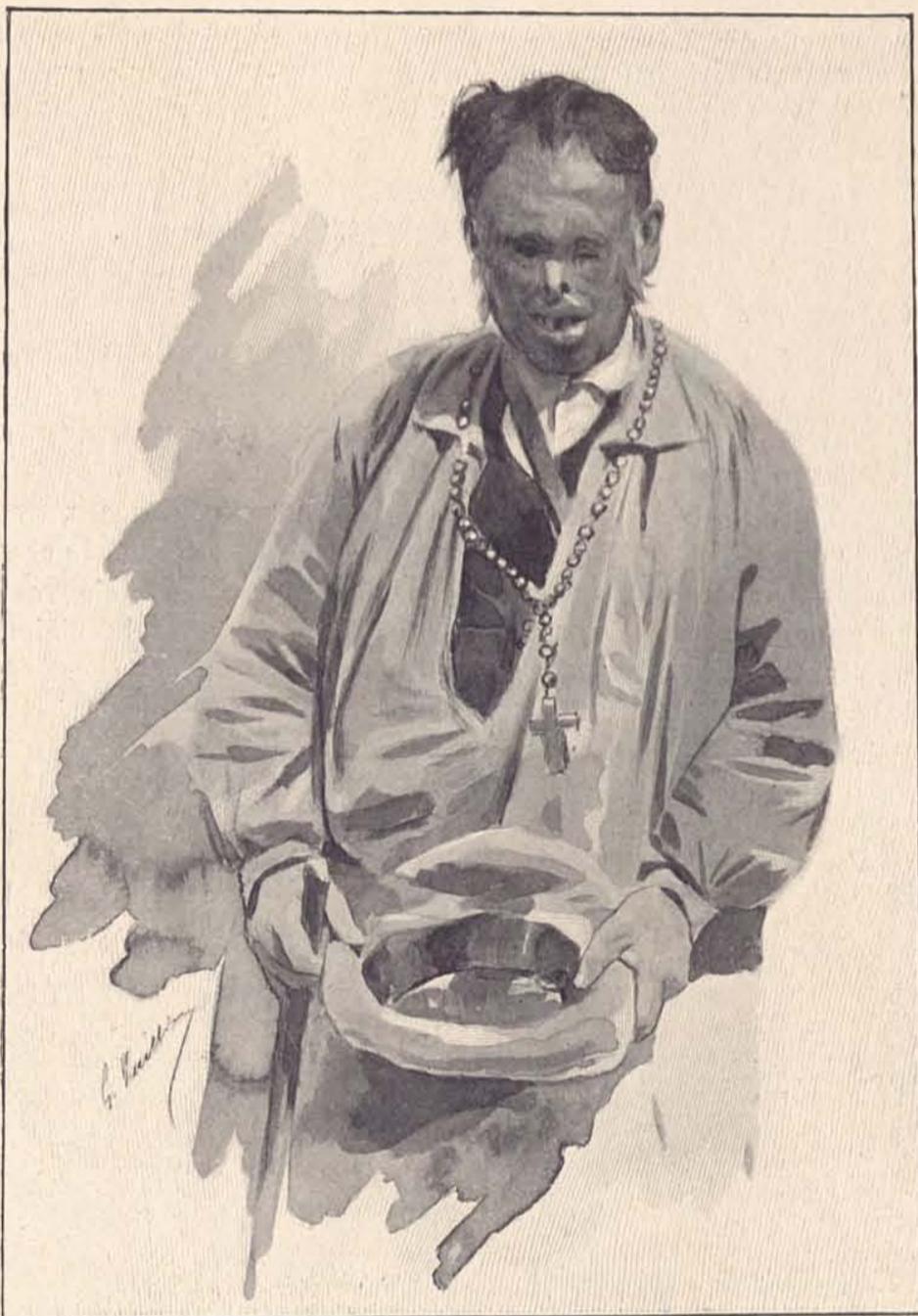
Car du côté de la source, devant la chapelle, le spectacle est tout autre. Dès l'aube les mystérieux roumuis, qui suivent toutes les dévotions aux fontaines, sont

venus, mais, comme toujours, ils se sont enfuis aux premiers rayons, effarouchés par l'arrivée des pèlerins. Les pauvres et les estropiés entourent donc la source ; je reconnais même ceux de Benayes, mêlés à d'autres qui me sont inconnus. Le vieux cul-de-jatte à barbe grise est absent et sa voix haute et grave ne domine pas les prières sanglotantes de tous les miséreux.

Les fidèles se pressent autour de la source. Protégée par un mur bas, elle jaillit du sol entre des pierres, près de la façade de la chapelle. Les pèlerins boivent avidement l'eau prise, selon le rite, par trois fois dans le creux de leurs mains, ils emplissent des fioles à l'aide des sébiles d'étain tendues par les pauvres, lavent leurs mains et leurs visages ; mais la théorie sacrée ne suit point ici le cycle rituel autour de la fontaine. Peut-être isolément, quelques personnes s'y soumettent-elles au milieu de la foule ; la formule n'en est point apparente pour moi.

La source va former un petit étang en face du portail. En m'approchant du bord je découvre, derrière une haie, des femmes procédant à des ablutions secrètes. D'autres, après avoir plongé leurs deux mains dans l'eau sainte, redressent leurs bras de façon à favoriser dans leurs manches l'écoulement du liquide recueilli dans le creux de leurs mains. Plusieurs, à l'aide d'écuelles, se font verser de l'eau sur la nuque de façon à la laisser glisser tout au long du dos.

Et, au contact du liquide glacé qui filtre sur la chair tiède, elles sont prises de frissons. Les rhumatisantes se traitent ainsi !...



UN MENDIANT LÉPREUX (PAGE 450).

Cette pratique d'ailleurs n'est pas spéciale à la région qui nous occupe. Nous avons en Limousin les Bonnes-Fontaines, près de Cussac, où les fervents vont se livrer à des ablutions fortifiantes, et la source de Bonfond dont nous avons signalé la puissance aux yeux de nos paysans. En Bretagne sont aussi les Bonnes-Fontaines. Celles-ci, d'après la croyance des Bas-Bretons, ont la propriété de donner de la vigueur aux membres et de combattre, par suite, l'influence arthritique. Aujourd'hui encore, en annonçant les lutttes de Cornouaille, le crieur ne manque pas de dire : « Faites passer dans vos manches l'eau des bonnes fontaines ! »

De tous côtés maintenant on procède, autour de l'étang, à des ablutions, à des lavages et à des frictions. Des enfants chétifs sont plongés dans l'eau jusqu'à mi-corps, nombre de personnes se contentent de laver leurs mains ou leurs genoux et de les laisser sécher à l'air. A la source même, c'est-à-dire au flot jaillissant, c'est une cohue. Les uns lotionnent leurs plaies, ou les frottent avec des plantes balsamiques, d'autres trempent dans le courant des linges maculés et tout ce monde piétine dans l'eau qui s'écoule trouble, mélangée de sable, de vase, charriant des pourritures sans nom... Et, en aval de ces pèlerins, tout au long dans l'eau contaminée et salie, d'autres se lavent encore, bassinent leurs yeux aux paupières saignantes ou avidement s'abreuvent !...

Cependant, un tintement de la cloche annonce la messe et la foule s'engouffre dans le sanctuaire aux murailles branlantes.

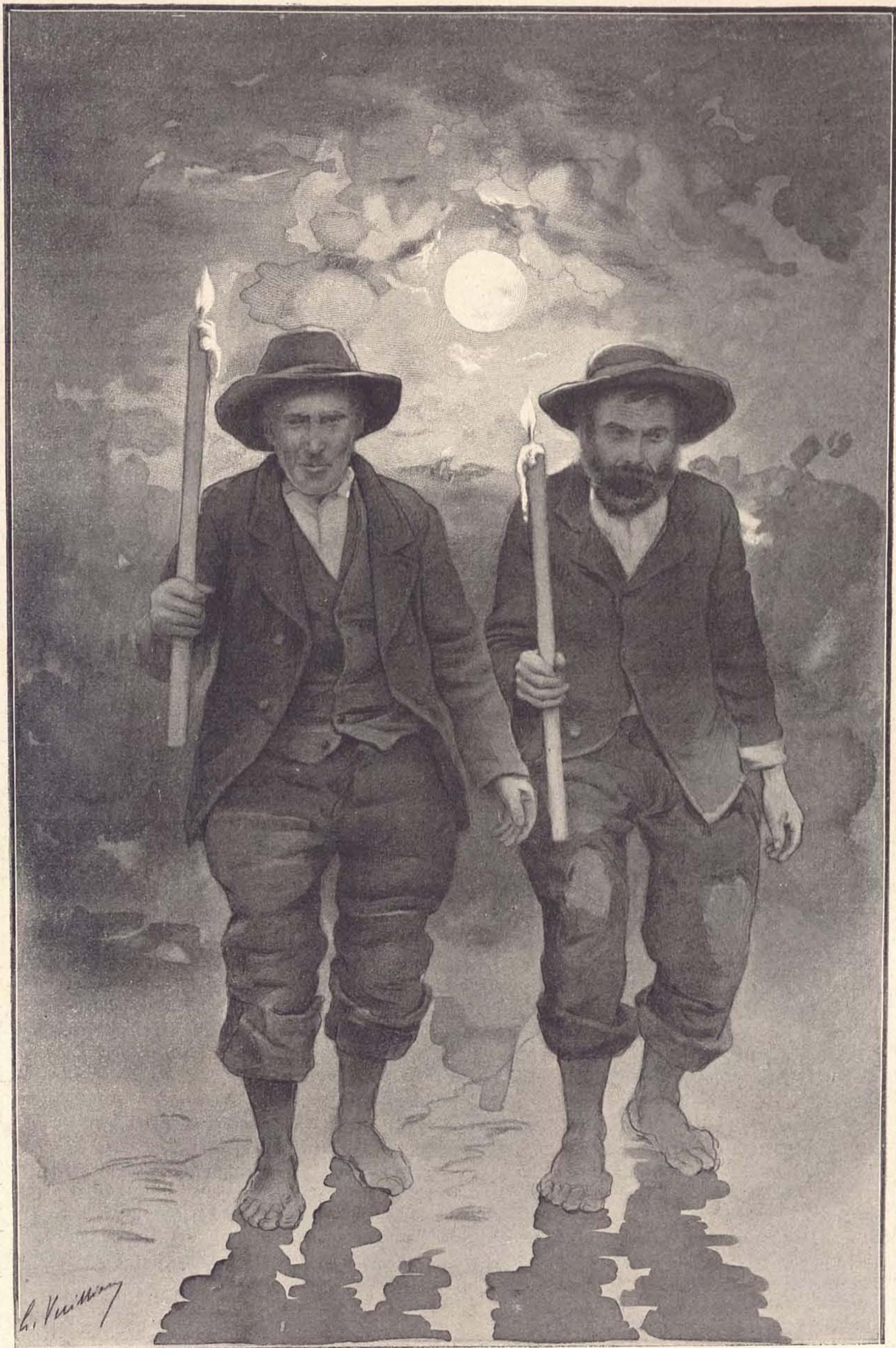
Mais, comme la nef n'est pas assez vaste pour recevoir un tel concours de peuple, la plupart des pèlerins restent au dehors.

A travers la cohue, au milieu de ces jeunes filles aux grandes coiffes blanches, aux corsages de vives couleurs, aux visages roses, adossé à la vieille muraille, le chapeau tendu, une effroyable figure de mendiant apparaît. Dans un visage rongé par une affreuse lèpre, s'ouvraient à la place des yeux et du nez des trous sanguinolents, des dents espacées longues et jaunes branlaient entre des lèvres tuméfiées. C'était comme une image de la mort, et plus horrible encore, car cette face de mort était vivante !...

Autrefois, l'individu dénoncé comme ladre était chassé et conduit processionnellement aux limites de la Seigneurie. Là l'escorte s'arrêtait et le prêtre, s'adressant au malheureux, disait : « Va, mon frère, suis ta destinée, tu ne viendras plus te mirer en puits ou fontaine désormais, mais on laisse à ta soif l'eau de l'étang



MARCHANDS DE VICTUAILES À SAINTE-RADEGONDE (PAGE 449).



RHUMATISANTS SE RENDANT PIEDS NUS AUX VIEILLES LUNES VERS LES SOURCES SAINTES (PAGE 454).

solitaire ou du ruisseau qui coule au fond des bois. » Et le ladre, avec la besace et les cliquettes, s'en allait pleurant, mais résigné !

C'est depuis ces temps lointains peut-être que les infirmes, les incurables, les bannis se sont réfugiés auprès des fontaines mystérieuses où toutes les plaies étaient pansées, tous les maux adoucis par l'eau sainte. Personne ne les regarda de mauvais œil en ces lieux où l'égalité règne devant la souffrance. En même temps que le vague espoir d'une guérison miraculeuse, ils recevaient, pauvres et affamés, l'obole du pèlerin et les reliefs des repas.

Les voici maintenant devenus en quelque sorte, par tradition, maîtres de la fontaine sacrée qui les aide à vivre. Ils se dressent, lugubre évocation, à l'entrée de la chapelle où la foule va prier.

Humble chapelle à la façade lézardée, menaçant ruine, recouverte de chaume, surmontée d'un clocheton trapu où tinte un son grêle. Les branches alourdies de fruits des grands châtaigniers retombent sur ce sanctuaire habituellement désert. En face du portail, une grande croix de bois semble protéger la source. Les pèlerins, à l'aide de leurs couteaux, en enlèvent des esquilles qu'ils portent sur eux pour se préserver des atteintes du rhumatisme. Il en est qui en prépareront des infusions salutaires. Au pied de cette croix gisent des langes, des lambeaux d'étoffes, des vêtements d'enfants ; elle est trop haute pour qu'on ait pu suspendre ces objets en ex-voto.

Durant la messe, les nombreux pèlerins qui n'avaient pu pénétrer dans la chapelle se tenaient près du portail et se haussaient de temps à autre sur la pointe des pieds, essayant de plonger leurs regards dans la nef. Ils auraient voulu, comme les autres plus heureux, dans le but de se préserver des fièvres, prendre des morceaux de ruban qui flottent au cou de la statue de Sainte-Radegonde ou piquer des épingles sur une grosse pelote posée sur l'autel. Beaucoup, en marmottant des prières, erraient dans la forêt, s'occupaient de leurs véhicules et de leurs bêtes ou s'approchaient de la source où la troupe lamentable des estropiés se tenait immobile et muette, comme figée.

Mais la cloche vient d'annoncer la fin de la cérémonie religieuse, et c'est partout le tumulte et l'émoi. On s'attable en hâte, les derniers chants sacrés se mêlent au bruit sec de la vaisselle, aux détonations des bouteilles qu'on débouche. Une vague odeur d'encens passe dans les relents des victuailles et les émanations violentes des pêches et des melons amoncelés par endroits.

Cette multitude se meut sous les coulées ardentes du soleil, dans l'ombre sourde des feuilles. C'est le monde moderne avec ses toilettes criardes et ses physionomies fiévreuses, qui grouille subitement dans cette forêt de châtaigniers séculaires, évoquant aussi le mystique moyen âge. Vision troublante avec les neigeuses coiffes, les visages de moniales aux bandeaux étroits collés au front et ces voix qui murmurent le patois limousin rappelant étrangement la vieille langue romane dont il est issu.

A la fontaine sacrée les estropiés, restés muets, ont repris leur concert de lamentations, comme si leurs souffrances s'éveillaient devant les pèlerins revenus qui dévotement lavent leurs mains, puis leurs yeux, des yeux aux paupières saignantes. Derrière la haie des femmes dissimulent toujours leurs ablutions ; sur les bords du petit étang des hommes frictionnent leurs jambes jaunies, et voici encore des enfants dont on lave les cuisses et les reins.

Lorsque le soir épandit son recueillement dans la forêt, que les derniers rayons émaillèrent l'ombre de reflets de feux mourants, les pèlerins reprirent le chemin du retour.

Quatre mille personnes environ s'étaient rendues à Sainte-Radegonde tant en voiture qu'à pied, et fort peu avaient été attirées par simple curiosité.

Les fontaines auxquelles sont prêtés des dons miraculeux sont innombrables, je l'ai dit, en Limousin.

L'une d'elles, d'origine purement païenne, comme la plupart, mais qui n'est placée sous le vocable d'aucun saint, fut rencontrée sous mes pas dans le voisinage du château de Bach.

Lorsque je préparais l'étude publiée ici même sur les magiciens et les sorciers, je fus accueilli à Bach par M. Clément-Simon, ancien procureur général, écrivain et érudit de la plus haute valeur, qui devait me mettre en rapport avec un de ses anciens fermiers, un des plus réputés magiciens de la Corrèze. Atteint par une crise rhumatismale violente il gardait le lit et les souffrances qu'il endurait ne permettaient pas de l'interroger. Je renvoyai mes investigations à plus tard, mais il ne tarda point à succomber et je fus privé de ses révélations.

Cette année, je suis revenu au château dans le but de visiter quelques fontaines sacrées des environs, et de me livrer à des recherches au sujet de mon étude actuelle, dans la bibliothèque si remarquable de M. Clément-Simon. Devant ces trésors amassés, on regrette de ne pas avoir le loisir de s'instruire, de revivre le passé dans les précieuses archives, les plus intéressantes et les plus importantes de toute la région. Car il y a là de véritables raretés, des lettres missives et des diplômes signés de la plupart de nos rois, des milliers de chartes, depuis le haut moyen âge, concernant spécialement l'histoire du Limousin. Et sur les rayons de cette vaste bibliothèque que de livres presque introuvables, que de manuscrits inédits et de la plus haute curiosité, des sermons autographes de Pierre de Limoges, prédicateur populaire du XIII^e siècle, et l'album intime d'Honoré de Balzac !

On se laisse vivre sous le charme dans cette somptueuse habitation. Il est délicieux de contempler de la terrasse le déroulement des montagnes lointaines, veloutées de pâturages et de forêts, de perdre ses rêves dans le mystère des vallées et des gorges. Oh ! cette colonnade de marbre d'un cloître gothique, ornement triomphal et mystique du parc, où la pensée s'égaré en des horizons lointains à travers les arceaux. Et sous les chênes, çà et là des statues de pierre se dressent et sur le sol parmi les feuilles mortes des vestiges de monuments et de tombeaux gisent épars... Le culte pour la pierre ciselée se révèle partout ici : elle orne une des façades du château et dans une galerie s'alignent des sculptures précieuses au nombre desquelles un dieu Mithra.

Cependant je ne fus pas sans faire quelques recherches dans la bibliothèque et mon hôte dirigea ma main sur un in-8° gothique : le *mirabilis liber*. La seconde partie de ce rare et singulier ouvrage, qui date de 1520, est en français et, parmi nombre de prophéties, qui pour l'instant ne pouvaient m'intéresser, la suivante frappa vivement mon attention.

« De la vertu d'une eaue qui ystra d'une crotte (grotte).

« Une eaue aura en une crotte assez près de Argentat et de Tulle. Ceste eaue aura si grant vertu que ja ny entrera nul qui ne soit guery de sa maladie : et ne yra plus avant, mais en demourant si haitez que ilz diront : ceste eaue est sainte ! »

Cette prophétie fut donc imprimée en 1520.

Or, vers 1857, dans la commune de Forçès, entre Argentat et Tulle, une femme clama qu'elle avait découvert une source jaillie miraculeusement. La découverte mena grand bruit et appela un concours de peuple. De nombreuses guérisons furent attribuées aux ablutions ou immersions qui s'y faisaient en grand nombre. Comme la femme qui avait signalé la

fontaine divine et en préconisait la vertu en tirait profit, la justice s'émut et la poursuivit pour escroquerie. Sa condamnation, l'immixtion des gens de loi, tant redoutée par tous les paysans, mais surtout en Corrèze, et enfin l'influence hostile du clergé diminuèrent la vogue de cette fontaine miraculeuse.

A la lisière du parc de Bach gisent les ruines romaines désignées sous le nom d'arènes de Tintignac. A diverses reprises des fouilles y furent exécutées par l'administration d'abord et ensuite par le propriétaire, M. Cuillot, maire de la commune (Naves), qui ont mis à jour des objets intéressants. Il ne faut point s'attendre à rencontrer à Naves les fières ruines de Provence ou de Tunisie dressant sur un ciel d'azur leurs colonnes fauves et leurs frontons d'or. Ici, les ondulations du terrain, comme un prodigieux suaire, moulent à peine l'ossature d'un grand cadavre enseveli depuis des siècles, et quelques murailles au ras du sol marquent la base d'édifices disparus.

A cent mètres en aval, à la lisière d'un pré en pente, coule la *font des arènes*. Elle passe pour être douée de vertus curatives auxquelles ont recours les villageois des environs. Cette source a sa physionomie à part, archéologique, historique et laïque. L'origine du culte secret dont elle est l'objet remonte sans doute au delà du christianisme ; elle est restée indépendante de la religion, elle n'a pas été sanctifiée...

Voici longtemps que, à propos des arènes, une légende a cours dans les veillées des hameaux environnants. Il s'agit d'un « veau d'or » abandonné par les Romains, lorsque la ville des « arènes » fut détruite. Les Anglais seuls savent le point déterminé où est enfouie cette énorme masse d'or, dans les flancs de la montagne dite Puy-de-l'Aiguille, qui domine le monument ruiné. Depuis des siècles ils réitèrent avec insistance l'offre d'un million pour une *sétéree*, c'est-à-dire seize ares, de sol à leur choix dans cette montagne. Mais les rois de France ont toujours refusé, par crainte d'enrichir outre mesure l'ennemi héréditaire.



UNE PORTE DU CHÂTEAU DE BACH.

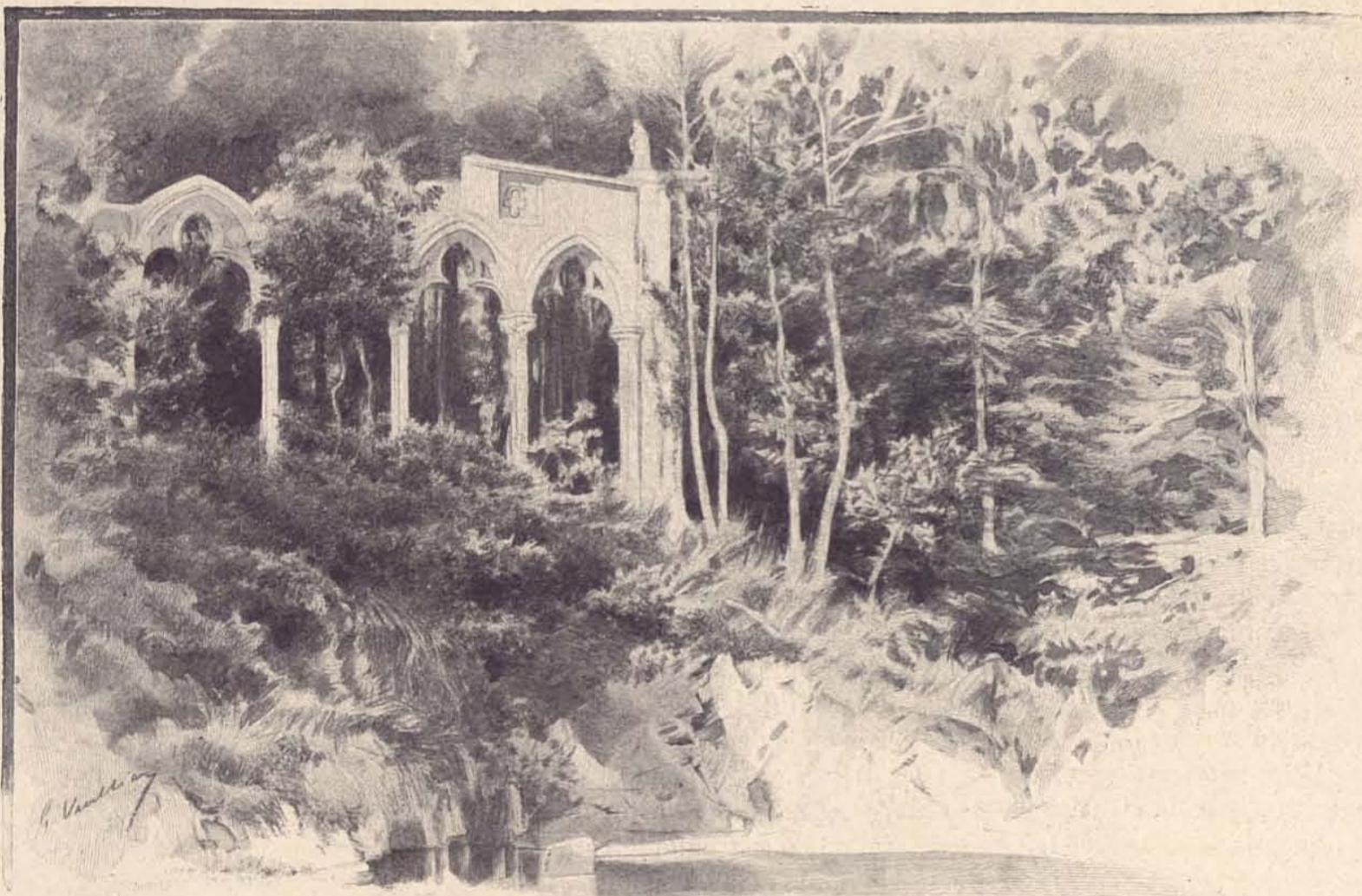
« Un million, pour le paysan, me disait mon hôte en me racontant la légende, c'est le terme de son imagination en arithmétique. C'est bien plus d'un milliard pour ceux qui ont appris les quatre règles. Notez, ajouta-t-il en riant, que le milliard me reviendrait, car le Puy-de-l'Aiguille est dans mon domaine... »

Je me souviens d'une après-midi passée avec M. Clément-Simon dans les profondeurs de la Vimbelle. La route, à descente rapide, suit les flancs des collines et la vallée dessine sous les yeux ses inflexions aux verts pâturages, tandis qu'au loin émerge du milieu des bois le clocher élancé de Bar. La vision est à la fois grandiose et charmante, car les lignes en sont larges et les pentes veloutées. Le village de Vimbelle est enfoncé dans les feuilles au fond de la vallée, au confluent de trois ruisseaux limpides, fuyant, pleins de chansons, sur des lits de cailloux d'or.

Après avoir remisé la voiture, nous nous primes à errer dans un sentier étroit au bord de l'eau charmante. Nous allions au devant d'un sorcier que mon aimable hôte tenait à me faire rencontrer. L'homme s'avança bientôt accompagné d'un de ses camarades et l'on s'entretint longuement des choses occultes de la Corrèze. L'inattendu fut la révélation qui nous fut faite par ces gens du *nouement de l'aiguillette*, ce maléfice qu'on suppose capable d'empêcher la consommation du mariage pour un temps déterminé et qui est pratiqué encore aujourd'hui, des détails précis nous furent donnés, dans certaines régions du Limousin. Notre stupéfaction fut grande. Mais tout le passé de la Corrèze n'est-il pas encore vivant ? Nous ne nous attarderons point sur ce sujet étranger à nos recherches actuelles et, après avoir salué la gracieuse châtelaine de Bach, le châtelain et M. Frédéric, leur fils, nous quitterons les lignes bibliques et les grands horizons pour retrouver encore dans quelque pli de montagne le paysan agenouillé devant les fontaines.

Nombreuses sont les formules de l'adoration, variées les sources saintes, différentes leurs origines. Il en est auprès desquelles les rhumatisants se rendent par trois fois, aux vieilles lunes, pieds nus et un cierge à la main, à d'autres les malades vont secrètement à l'aube ou au crépuscule et accomplissent des rites particuliers que le nombre trois gouverne toujours. Des sources, nous l'avons vu, sourdent mystérieusement dans les bois, d'autres jaillissent dans la lande. Entre Chambon et Aahun dans la Marche, l'une d'elles goutte à goutte suinte d'une fissure de rocher. On l'appelle « les larmes de sainte Valérie ». La pierre pleure depuis le jour où, durant la translation des reliques de cette sainte qui eut lieu à l'occasion de la *peste des ardents*, le *chef* de Sainte-Valérie y fut un instant déposé, dit la légende populaire.

Dans le voisinage de Juillac sont les fontaines de Cardes, placées sous le patronage de saint Rémy et celle de Saint-Robert, dont le patron est saint Maurice. La première est réputée guérir les rhumatismes et la seconde le rachitisme et diverses maladies de l'enfance. Les malades se rendent à la ferme de Cardes, où



VIEUX CLOÏTRE DANS LE PARC DE BACH (PAGE 453).



A BOUSSAGUET, PRÈS DE SEILHAC, EST UNE FONTAINE DONT LES MORIBONDS VEULENT BOIRE UNE GORGÉE D'EAU AVANT LE VOYAGE ÉTERNEL (PAGE 456).

coule la fontaine de ce nom, le 24 juin, avant le lever du soleil. Ils doivent être à jeun, pour boire efficacement à la fontaine.

Après s'être abreuvés, ils frottent le membre malade contre une pierre en saillie qui, d'après la tradition, servit de prie-Dieu à saint Rémy. Une sorte de creux qu'elle porte serait l'empreinte de son genou.

Les pèlerins, après avoir fait une offrande à la source, se rendent à la messe à Juillac où l'on célèbre la *frairie* en l'honneur de saint Jean-Baptiste. Une torche allumée à la main ils devaient, autrefois, suivre la procession des reliques de saint Jean dans les rues du bourg. Cet usage est tombé en désuétude depuis un certain nombre d'années.

La fontaine de Saint-Robert est spéciale aux enfants chétifs, qu'on recommande à *Sen Mauseri*, saint Maurice. Les parents ou les chargés de pèlerinage mettent au contact d'une antique statue du saint, qui domine la source, des langes ou des lambeaux de vêtements des petits malades. Puis ils se retirent non sans emporter, moyennant une légère rétribution, une bouteille de l'eau sainte avec laquelle ils lavent le malade, durant neuf jours consécutifs.

Cette dernière fontaine coule à quelques centaines de mètres de Saint-Robert, en un lieu ombragé qui fut probablement autrefois un cimetière, car on découvre çà et là, à travers les herbes, des pierres tumulaires portant des inscriptions anciennes. Les habitants des environs s'y rendent toute l'année ; toutefois la foule fervente est surtout nombreuse le 15 août, jour de la *frairie* de Saint-Robert.

Pas plus là qu'à Cardes, il n'y a de chapelle, et le clergé demeure étranger aux pratiques dont ces fontaines sont l'objet.

Il n'est pas qu'en Limousin des eaux douées de pouvoirs surprenants. Longtemps, en Bretagne, il y

eut à bord de navires des cruches remplies à la fontaine de Plougasnou, qui passait pour avoir la vertu d'assurer, pendant un jour et une nuit, les vents favorables. Dans la Baie des Trépassés des êtres s'acheminaient souvent, pâles et débiles, tels des spectres, vers la fontaine de Krignac qui guérissait la fièvre à la condition d'y boire par trois fois à minuit. A la chapelle de Notre-Dame-d'Auray, on se rendait en chemise et pieds nus. Là des femmes offraient aux pèlerins d'en faire le tour à genoux, moyennant une petite rémunération. Vers Morlaix, près de Landivisiau, les bergères consultaient la fontaine de Bodilis pour s'enquérir de la fidélité de leurs amoureux.

La tradition veut que les eaux du Réveillon aient la propriété de faire revenir mourir à Gisors, où qu'ils aillent, ceux qui en boivent. On dit que les pèlerins ayant fait vœu autrefois d'aller en Palestine s'agenouillaient, avant le départ, près du ruisseau sacré et, à longs traits, s'abreuvaient dans cette eau qui leur donnait la certitude de revoir le pays natal, ne fût-ce que pour y rendre le dernier soupir. Cet espoir donnait du courage et adoucissait l'amertume des adieux. Cette superstition touchante était tellement en vigueur naguère que, sous le premier Empire, les conscrits ne manquaient jamais d'aller boire à ce ruisseau, espérant ainsi échapper aux balles ennemies et revoir le clocher natal.

A Boussaguet, près de Seilhac, est une fontaine vénérée dont les moribonds veulent boire une gorgée d'eau avant le voyage éternel.

... Par un soir d'automne. Un souffle glacé chasse les feuilles mortes. La brume livide estompe les lointains ; le soleil, comme un bloc rougi, s'abîme à travers des amoncellements de nuées rigides. Le deuil plane sur la terre, la morne douleur s'épand...

... Une pauvre cabane enfouie sous des châtaigniers. Dans la cheminée de granit, une flamme jaune rampe au fond de l'âtre, agonise et se rallume soudain avec de subits tressaillements. Aux poutres la huche à pain suspendue, une claie où sèchent des fromages. Pour meubles une armoire, une table lourde où dans un bougeoir d'étain tremble une chandelle fumeuse, quelques chaises de paille, un lit aux rideaux à ramages flétris.

Oh ! ce lit sur lequel une femme se penche écoutant la voix affaiblie d'un mourant...

— « Avant de m'en aller, je voudrais... » On l'entend à peine.

« Je voudrais, tu le sais bien... Oh ! comme j'ai soif !... Je voudrais un peu de cette eau de Dieu... »

— « Oui, bientôt ». Et des sanglots étouffent la pauvre femme.

... L'enfant était partie dans la nuit tombante, à travers le froid. Elle était allée à la fontaine de Boussaguet dont les malades désirent boire l'eau avant de mourir. Essoufflée, bleuie et tout en larmes elle revient enfin.

On dirait qu'une lueur de joie a passé dans les yeux vitreux du moribond. On le soulève, on approche l'eau sainte de ses lèvres décolorées et tremblantes, et il s'endort pour toujours...

(A suivre.)

GASTON VUILLIER.



AU PORTAIL DE LA SAINTE-RADEGONDE (PAGE 449).